LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

LEOPOLD HANSSENS

13 JUIN 1882

Celui qui passe en tête
De la liste !...

3e Année.--N° 119. Samedi 17 Juin 1882. 10 Centimes le N°.

LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :
Un an . . . . . fr. 5 50

Bureaux :
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF
NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :
Texte : La ligne. . fr. 00 25
Illustrées : Par mois » 15 00
RÉCLAMES :
La ligne . . . » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liége.

SOMMAIRE : La revanche. (Nihil). — Souscription nationale pour l'achat d'un grelot d'honneur à offrir à M. Frère. — Entre avocats. (Un disciple de Cujas). — Le discours de M. Neujean (Clapette). — La Légende du doctrinarisme. (Charles Vert). — A coups de fronde. — Aux mathématiciens. — Le dernier des sultans. (Gil-blas). — Réclames et Annonces.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

LA REVANCHE

—

Les doctrinaires avaient gagné la première manche; les progressistes ont la belle.

En faisant passer M. Hanssens en tête de la liste, le corps électoral liégeois n'a pas seulement voulu donner une preuve de sympathie aux promoteurs de la réforme électorale, il a aussi voulu venger M. Hanssens des indignes cabales dirigées contre lui. Le progrès en a appelé du corps électoral restreint et mutilé que l'Association incarne, au corps électoral plus nombreux, plus indépendant de tout l'arrondissement de Liége. Celui-ci a dignement répondu à l'appel; honneur à lui.

Aujourd'hui que la lutte contre les cléricaux s'est terminée par l'écrasement définitif de la calotte, nous pouvons qualifier comme il convient la conduite tenue par les doctrinaires après la victoire qu'ils ont remportée—on sait par quels moyens —sur M. Hanssens, à l'Association. Avec cette absence complète de tact que leur patron avait mise à la mode le matin, ces messieurs ont fêté bruyamment la défaite des progressistes, en faisant jouer des fanfares victorieuses devant l'hôtel de l'homme aux grelots. Cette insulte bruyante à des alliés vaincus, aurait pu coûter cher à messieurs les doctrinaires, si les progressistes n'avaient eu assez de grandeur d'âme, pour oublier ces petitesses, lorsqu'ils ont marché au scrutin.

Mais aujourd'hui, on est en droit de le dire hautement, les doctrinaires ont prouvé dans toute cette campagne, que leur caractère rancunier est à la « hauteur » de leur égoïsme.

On s'en souviendra.

NIHIL.

SOUSCRIPTION NATIONALE

POUR L'ACHAT D'UN

GRELOT d'HONNEUR

à offrir à M. FRÈRE.

Citoyens,

M. Frère-Orban, *l'illustre enfant* de Liége, cet homme éminent qui, entré dans la vie politique avec une fortune de plusieurs millions, et un hôtel somptueux dans un des beaux quartiers de la ville, se trouve aujourd'hui dans un état de gêne qui frise la misère ; cet homme qui a négligé ses affaires au profit de celles du pays, au point de mettre sur la paille toute sa famille (les Orban, vous le savez, sont inscrits sur les listes du bureau de bienfaisance) ; ce citoyen désintéressé qui, n'ayant même pas comme Rogier, la consolation de se voir offrir une maison par souscription nationale, va peut-être se trouver forcé, pour ne pas mourir de faim, de solliciter la place de concierge à la loge — qui saisira avec empressement l'occasion de le mettre à la porte ; cet homme enfin, dont l'immense talent n'est égalé que par la colossale modestie, ayant déclaré que les revendications progressistes, c'est-à-dire les revendications des Arnould, des Janson, des Picard, des Feron, des Hanssens, des Houzeau, sont des *grelots* dont il daigne s'amuser, nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne témoignions pas à « *l'illustre enfant de Liége* » que nous avons la bonne fortune de réjouir, notre immense reconnaissance.

C'est dans ce but que le *Frondeur* — toujours prêt à se faire l'interprête des sentiments qui animent les populations a décidé d'ouvrir une *souscription nationale* dont le produit sera affecté à l'achat d'un immense grelot, que nous offrirons à l'illustre enfant de Liége, afin de fixer dans sa mémoire les paroles aimables qu'il a prononcées à Liège le 4 juin.

Nous espérons que nos compatriotes comprendront la haute portée de notre proposition, et afin d'encourager les timides, nous nous inscrivons en tête de la liste pour la somme de 25 centimes.

Ci . . . . . frs. 0,25

Total de la première liste. 0,25

Entre Avocats.

—

Hier vendredi, le local de la justice de paix a été le théâtre d'une petite scène comico-tragique.

Les héros de l'affaire sont deux avocats, l'un, Me X., a autrefois joué un rôle important dans les fantaisies anti-belliqueuses de feu Don Ramon; l'autre est un député de Liége dont la structure élégante rappelle quelque peu l'illustre chevalier errant — auquel il ressemble ainsi en ce sens qu'il lui arrive « d'errer..... » dans la discussion.

Nous laissons la parole aux deux héros qui plaident une affaire quelconque :

Me X.. — (au député). Maître... vous voulez étrangler l'affaire !

Le Député. — C'est inexact ; je vous défends de dire que j'étrangle une affaire.

Me X. — Et moi j'affirme que vous voulez étrangler mon affaire !

Le Député. — (Agitant les bras.) Monsieur, vous êtes un insolent... oui, vous êtes un insolent, et, de plus, un polisson !

A ces mots, Me X. s'avance vers... le juge de PAIX et lui dit :

« On vient de m'appeler polisson, j'en prends acte ! »

UN DISCIPLE DE CUJAS.

LE DISCOURS DE M. NEUJEAN

—

On sait que les étudiants, après avoir acclamé en passant MM. Hanssens, Jamme et Warnant, se sont rendus chez M. Neujean.

Le sympathique député de Theux a prononcé à cette occasion, pendant plus d'une demi heure, un nombre considérable de paroles bien senties.

M. Moucheron — qui avait tenu à justifier son nom, en piquant légèrement l'amour-propre de l'honorable député — ayant dit à celui-ci que le pays attendait avec impatience une réforme électorale, Me Neujean, enfourchant son pégase, a répondu « qu'il ne permettait à personne de douter de son progressisme, qu'il était aussi progressiste que n'importe qui, mais il y avait avant tout à sauver nos écoles et nos instituteurs, et à nous préserver des couvents. A la campagne il fallait que l'article 4 fût inscrit dans la loi scolaire; il fallait qu'on pût dire aux campagnards persécutés : Rien n'est changé. Cet argument a sauvé aujourd'hui le libéralisme, s'est écrié M. Neujean.»

Ce résumé bien pâle, publié par les journaux quotidiens ne nous donnant qu'une faible idée des paroles de Maître Neujean, nous sommes parvenus à nous procurer le texte même de son discours.

Nous en reproduisons les passages les plus remarquables :

. . . . . .

Oui, Messieurs, je suis plus progressiste que M. Janson, mais mon progressisme à moi est tellement écarlate qu'en vertu de l'adage : les extrêmes se touchent, mes opinions ressemblent énormément à celles des doctrinaires.

Le véritable progressisme, messieurs, consiste surtout à obéir aveuglément aux ordres partis des hautes sphères gouvernementales. D'ailleurs — l'histoire est là pour le prouver—c'est par d'éclatantes palinodies que l'on affirme surtout la sincérité de ses convictions !

(Bruyants applaudissements.)

. . . . . .

Mais, vous le savez, messieurs, il fallait avant tout sauver les campagnes, sauver les paysans de la domination cléricale avant de songer à remplir mes serments, car, comme a dit le poète :

Il importait bien peu de SAUVER mes serments.
Je devais avant tout REMPLIR les paysans.

Ce qu'il fallait, messieurs, c'est que l'article 4 fut inscrit dans la loi, il fallait que nous pussions prouver que *rien n'était changé* dans la situation des écoles ; il fallait prouver à la Belgique que nous n'avions *rien fait* pour la laïcisation de l'enseignement afin que le corps électoral nous laissât achever de la même façon cette œuvre que nous avions si bien commencée.

Bien qu'il répugne à ma modestie de rappeler mes services passés, permettez moi, messieurs, de revenir un instant sur une des plus belles phases de ma vie politique.

Je veux parler de l'époque où, afin d'empêcher un doctrinaire d'arriver à la Chambre, j'opposai ma candidature à celle de M. Hanssens. Oui, messieurs, j'ai eu le courage d'opposer mon programme au programme de M. Hanssens.

A vrai dire, messieurs, nous demandions tous deux la même chose, tous deux nous déclarions vouloir marcher à l'avant-garde de l'armée libérale, tous deux nous voulions l'instruction obligatoire et l'extension du droit de suffrage. Mais que sont les programmes en comparaison des actes. Rien!

C'est ce que m'ont dit mes amis quand j'ai songé à retirer ma candidature, en présence des déclarations de M. Hanssens. « Restez, disaient-ils, et vos actes prouveront ce que vous valez ! » Messieurs, j'ai suivi ce conseil, et je ne crois pas avoir eu tort. M. Hanssens et moi avons été à l'œuvre et l'on a pu voir lequel d'entre nous était le plus fidèle à son programme.

Un mot encore, Messieurs. Si je n'ai pas souvent été d'accord avec M. Hanssens dont j'entends le nom acclamé par la foule, j'ai du moins la consolation d'avoir toujours gardé pour lui, en dépit de nos divergences, une sympathie d'autant plus vive qu'elle se manifestait d'une façon peu visible. Dans nos relations personnelles, mes collègues et moi avons toujours eu soin de traiter M. Hanssens avec tous les égards dus à un collègue honnête et honoré. Notre respect pour lui était tel que, lorsque nous nous rendions à Bruxelles et que M. Hanssens entrait dans le wagon où nous nous trouvions, nous nous faisions un devoir de lui céder la place et de nous installer dans un autre compartiment.

Voilà, Messieurs, ce que nous avons fait. Nous avons agi en hommes loyaux et généreux; nous avons toujours combattu nos adversaires au grand jour; nous n'avons jamais agi par surprise; longtemps d'avance, nous avons toujours déclaré hautement la guerre à ceux que nous voulions combattre.

Cette conduite n'est peut-être pas habile, mais elle est loyale et pour mes collègues comme pour moi, Messieurs, l'habileté et l'obéissance à l'homme illustre qui daigne gouverner la Belgique, passent et passeront toujours après la souveraine immuabilité des principes. (Applaudissements bruyants et prolongés, l'orchestre entonne l'air national :

Qu'est-ce qui ferait mes cataplasmes,
Si Titine n'était pas là.

Tout le monde s'embrasse.

Le reporter de service,
CLAPETTE.

La Légende du Doctrinarisme.

—

Cette pièce remarquable a été découverte dans les fouilles que l'on a faites, afin de trouver un terrain propre à l'édification du piédestal de la future statue de Charlemagne.

Air : Il était un petit navire.

Il fut un parti doctrinaire
Il fut un parti doctrinaire
Qui n'avait ja-ja-jamais progressé
Qui n'avait ja-ja-jamais progressé

(Bis) Pendant 30 ans grâce à son Frère
(Bis) Doucement il s'é-s'é-s'était engraissé.

(Bis) Pendant ce temps le catholique,
(Bis) Maigrissait fort, fort, fort dans son couvent.

(Bis) Mais la doctrine eut la colique
(Bis) Pour avoir man-man-mangé goulûment

(Bis) Alors malgré le gras le maigre
(Bis) Tout doucement vint, vint, vint la débac —

(Bis) Le radical à l'âme intègre
(Bis) Qui les mit tous, tous, tous deux dans le sac

(Bis) Si cette chanson vous embête
(Bis) Nous allons la, la, la recommencer.

CHARLES VERT.

A Coups de Fronde.

—

On a sévèrement jugé, pendant les régates organisées par le *Royal Sport*, la conduite de M. Werleman, qui a couru le «*championat de la Meuse* » d'une façon plus que médiocre.

Je comprends que M. Werleman désire être agréable à un de ses camarades, mais les gracieusetés ne sont pas de mise dans une course de pareille importance. Le champion belge aurait dû se faire un point d'honneur d'avoir un résultat chronométrique *avouable*. Il aurait dû se souvenir surtout que des paris importants sont engagés pendant les courses et que des étrangers qui ne connaissaient pas exactement la force de son concurrent, auraient pu être singulièrement induits en erreur en voyant celui-ci dépasser d'une longueur le skiffeur favori.

Voilà ce qui se disait tout haut dimanche et les réflexions m'ont paru assez sérieuses pour que je croie devoir les publier ici, afin que les intéressés puissent en faire leur profit.

***

Pendant la période électorale, le *Journal de Liége*, qui a bien dû lâcher les ciseaux pour prendre la plume, a encore lancé à la tête de ses lecteurs quelques-uns de ces *pataquès* retentissants qui ont fait au *Journal gaga* une place spéciale dans la presse des deux mondes.

Ecoutez-le donc assommer M. Collinet, sous le poids de sa prose :

M. Collinet n'aime pas qu'on le qualifie d'ultramontain exagéré, d'avocat des mauvaises causes épiscopales, d'énergumène, etc. Mais laissons les mots et voyons les choses. *Or* M. Collinet ne nie pas qu'il ne soit l'ennemi de notre Constitution, l'apôtre du SYLLABUS et LE DÉTRACTEUR DE TOUTES LES BASES de nos institutions.

Cet *or*, qui arrive comme un cheveu dans la soupe, serait certes mieux à sa place dans le porte-monnaie de Charles-Auguste que dans sa prose, mais cette petite bévue pâlit

Les Grelots progressistes...

On verra si les grelots l'amusent encore...

Les instituteurs „avec Dieu"

Ce qu'ils devront faire Dans un an! . . .

rudement à côté du « *détracteur des bases de nos institutions.* »

Ce détracteur de bases est monumentale.

Nous serions désolé de le démonumentaliser, en l'ornant de commentaires.

* * *

Plus loin le *Journal* ajoute :

Notre acticle lui prouvait qu'il avait audacieusement travesti les principes du libéralisme et les pensées de ses chefs EN LES représentant comme des athées, des républicains, des communards, etc. De cette audacieuse falsification, il ne souffla plus mot. Il reconnaît donc que nous avions raison.

Comment, M. Collinet a représenté les *principes* du libéralisme et les *pensées* de ses chefs comme des athées, des républicains et des communards; et après ça, il hésite à souffler mot d'une falsification!

Mais allez-y donc, mon pauvre Collinet, soufflez, voyons, puisque ça peut faire son bonheur à ce pauvre *Journal*.

Plaisanterie à part, le *Journal Gaga* a tort de ne pas rester à l'hospice. Là il est à sa place, mais ailleurs, dans la langue française surtout, il est déplacé comme un cheveu sur la tête de Ziane.

* * *

Le Moniteur du 31 mai porte qu'un brevet a été accordé à un monsieur quelconque pour : « modifications à apporter aux rameuses. »

En ce qui me concerne, je serais désolé de voir apporter la moindre modification à la gracieuse équipe féminine comme dans le monde du sport, sous le nom de « *équipe de la cigogne.* »

C'est la perfection. Il n'y a donc rien à changer.

—

Le mot de la fin.

Savez-vous quelle différence il y a — aux yeux de Charles *Auguste*, premier coupeur au *Journal de Liége* — entre M. Collinet et les écrivains radicaux ?

— ? ? ?

— C'est que M. Collinet est un *détracteur* des bases de la Société et que les écrivains radicaux sont des *sapeurs* de bases.

CLAPETTE.

Aux Mathématiciens

—

Nous avons reçu une trentaine de réponses à notre petit problème de samedi dernier. Mais, hélas ! c'est à croire que les polémiques du *Journal de Liége* ont produit un effet déplorable sur nos correspondants. A part deux ou trois, toutes les solutions sont fausses ; aucune ne tient compte de la condition *sine qua non* du problème, à savoir qu'*une femme ne pouvait se trouver avec un ou deux hommes sans que son mari ne soit présent*. Il y a eu généralement trop de précipitation parmi nos mathématiciens. Il en est même un, O. C. n° 1, poste restante, qui nous a envoyé la solution par *express*, mais qui, dans son ardeur à décrocher la timballe, écrit «que le premier maripasse sa femme et que les autres font comme lui,» mais qui oublie de nous dire qui ramène le bateau d'une rive à l'autre. Peut-être a-t-il imaginé un système de corde sans fin avec poulies ! Mais enfin fallait-il le dire !

Sont loin d'être exactes les solutions de : C. B. — Petit bleu de Herstal. — Admirateur de Piqueploque. — Un futur pioupou. — Gaildelyru. — Ghislain D. — G. S. P.— Andry de Seraing.— Léotard.— Mme Fuss, de Bruxelles. — Troisponti, de Borgherout-Anvers. — J. Lambert, de Lize (pas assez de prétention). — Ad. de Liége. — Un gêneur.— Hyacinthe l'amoureux d'Anna (bien troussé, mais vous raisonnez comme Loomans). — Kikau. — Eugène et Louis. — Pauline L., de Tilleur (votre femme est trop pressée de rejoindre son mari, chère Pauline). — Emile Henkart. — Un Ex du 12e. — Un Namurois à Jupille (vous ne voyez donc pas qu'il peut arriver quelqu'accident au front de B. lors du voyage de sa petite poupoule). — Herberigs, café de la Terrasse (vous confondez hommes et maris ; or, les hommes ne sont pas toujours maris, mais les maris sont souvent marris).

Ont envoyé des solutions satisfaisantes mais un peu longues : Karabis. — K. 1000 (douze voyages, cher Camille, c'est un peu long).

Enfin la palme revient à la jeune fille *J. G.* et à *Henri des Vennes*. — Watrin, d'Ostende, a envoyé également une solution satisfaisante, mais il est arrivé trop tard pour décrocher la timballe.

Tous les Henri sont galants. Henri IV l'était. Henri des Vennes doit l'être. Vu sa permission sans tirer à la courte-paille, Henri en rit. Nous accordons l'abonnement à la jeune fille J. C. ou J. G. Veuillez donc Mademoiselle J. C. ou J. G. vous présenter dans nos bureaux ou nous envoyer votre adresse.

Nous ne pouvons passer sous silence la spirituelle réponse que nous a envoyée I. PIT — Un bon point.

La femme du mari étant une moitie.
Le mari à la femme ajouté fait l'entier,
Donc, ainsi réunis, deux couples des démones
Bien que quatre à passer, ne sont que deux personnes.

Voici la solution :

D'abord deux femmes passent ; puis l'une ramène le bateau et repasse avec la troisième femme. Donc les trois maris sur une rive, leurs tendrons sur l'autre : ils se regardent comme des chiens de faïence.

Cela fait, l'une des trois femmes ramène le bateau et, restant sur la rive avec son maître et seigneur, laissent passer les deux autre hommes qui vont rejoindre leurs moitiés. Alors un de ces derniers avec sa respectable épouse ramène le bateau, et débarquant sa femme, prend l'autre homme et repasse avec lui. Finalement la femme qui se trouve passée avec les trois hommes entre dans le bateau et, en deux fois, va quérir les deux autres femmes.

Petit problème.

D'une cruche contenant 16 litres de lait, une laitière doit verser 8 litres. Pour cette opération, elle ne dispose que de deux récipients, l'un de 9 litres et l'autre de 7, vides tous deux. — On demande comment s'y prendra notre laitière pour satisfaire sa cliente qui réclame ses 8 litres.

N.-B. — Ne pas perdre de vue que la laitière ne peut se servir que de ses trois doctrinaires.

LE DERNIER DES SULTANS.

—

Ecoutez l'histoire véridique du dernier des sultans ; — si elle n'est pas encore véridique, elle pourra le devenir.

Le dernier des sultans n'avait plus ni palais, ni sérail, ni flotte, ni armée. Un jour qu'il avait été obligé d'envoyer Folbisch-Pacha en Egypte, il avait dû emprunter cinq francs cinquante à sa bonne, pour couvrir les frais de cette mission diplomatique.

Ses moyens ne lui permettaient plus que d'habiter un cinquième au-dessus de l'entresol à Stamboul, et il devait cinquante-sept termes à son propriétaire. Ce propriétaire, en fervent adepte de l'Islam, hésitait à faire saisir les meubles du chef des croyants. D'ailleurs, à quoi bon ? Tous les meubles du locataire consistaient en un sabre unique, le sabre d'Osman. On n'en aurait pas tiré quarante sous à l'Hôtel des Ventes.

C'est avec ce sabre qu'Ibrahim-Boufleschah XIV recevait ses créanciers les jours de grande réception...

Pour toute armée, Ibrahim-Boufleschah ne possédait plus qu'un simple zaptié (gendarme), lequel montait son eau tous les matins, en criant : « Fouchtra, Allah ! » Le malheureux remplissait ces fonctions auvergnates, pour la gloire seulement, car il n'avait pas touché le moindre salaire depuis dix-huit ans et demi. Pauvre zaptié !

Quant au sérail, il y avait belle heure qu'il était licencié. Le sultan manquait totalement de femmes.... Les sultanes, protestées comme de simples billets à ordre, étaient allées dans d'autres parties plus fortunées « y lever des *giaours* sérieux». Dans cette pénurie si cruelle pour un cœur qui, jusque-là, n'avait manqué de rien, Ibrahim-Boufleschah XIV s'adressa par voie diplomatique à la vieille Angleterre (*Old England*), la priant de lui fournir une femme de ménage, pour ne pas laisser dépérir complètement, du moins en apparence, les respectables traditions de la galanterie musulmane.

La vieille Angleterre se fit d'abord tirer l'oreille : elle objectait que la question d'Orient lui avait coûté les yeux de la tête, que l'institution du harem froissait ses instincts de pudeur, que cela était souverainement *shocking*, etc.

Enfin, à force de sollicitations, le gouvernement britannique s'exécuta, tout en ronchonnant : il envoya à Ibrahim-Boufleschah une Anglaise de l'espèce parcheminée et paléontologique, dite à tire-bouchons, aux yeux éraillés, à la machoire édentée et qui, à force d'avoir donné des leçons de piano à trente sous le cachet, avait profité de son industrie inavouable pour dérober des touches d'ivoire en ville et s'en faire un râtelier complet.

En apercevant ce vieux débris, le dernier des sultans s'écria : Tiens, voici la sultane *invalide*. » Et, comme il n'y avait plus là de courtisans pour rire de ces bons mots, il prit le parti d'en rire lui-même.

* * *

Dans la mansarde du dernier des sultans se trouvait une épinette cassée. La vieille Anglaise se mit à tapoter de cet ustensile, et pendant que son maître et seigneur contemplait le sabre d'Osman, pendu à la mu-

raille, la vieille chantait d'une voix à faire frémir tous les chaudrons du voisinage :

Voici le sabre de ton père,
Tu vas le mettre à ton côté !
Quand papa s'en allait en guerre
Du moins on me l'a raconté,
Des mains de mon auguste mère,
Il prenait ce fer redouté !

Et Ibrahim-Boufleschah reprenait en sourdine, sur l'air offenbachique connu :

Si tu savais, sabr' de mon père,
Comme ton aspect m'exaspère !

Ces joyeuses chansons égayaient la mansarde. Mais, dans les temps civilisés où nous vivons, ce n'était pas un moyen d'existence !

La caisse était à sec : les impôts ne rentraient plus ; ils découchaient jour et nuit, les impôts !... Ibrahim-Boufleschah avait pour ministre des finances un vieux bachi-bouzouck éborgner, nommé Magnisch, lequel jouait de l'orgue de barbarie dans les cours, pour récolter quelques gros sous qui ne pleuvaient qu'assez rarement du haut des fenêtres de Stamboul.

Un soir, ce financier en guenilles revint bredouille et désespéré. Il avait rencontré dans sa tournée un aveugle moscovite qui chantait : « *I n'a pas de parapluie, Ça ne fait rien quand il fait beau...* » tandis que le bachi-bouzouck de malheur, en était encore à l'air démodé de : « *partant pour la Syrie.* » Le Ministre des finances de sa Majesté très musulmane s'était fait éconduire honteusement de toutes les cours par les concierges, que séduisait la musique inédite du Bésilaire save.

Pour comble d'infortune, le boucher d'Ibrahim-Boufleschah refusait de lui fournir pour le repas du soir une longe de veau, contre cinquante millions en papier-monnaie turc. Ajoutez à cela que le zaptié qui servait d'Auverpin à Ibrahim n'avait pas monté son eau comme d'habitude. Le pauvre diable ne s'était pas mis une pastèque sous la dent depuis quinze jours : la foi de l'Islam le soutenait encore, mais pour monter un seau d'eau au cinquième, il n'en pouvait plus.

* * *

Dans ces tristes conjonctures, le dernier des sultans eut une idée ingénieuse : il conseilla adroitement à sa vieille gouvernante de se procurer une brouette par voie d'emprunt et de se faire marchande de marée à la criée.

Mais à cette proposition humiliante, le *cant* britannique se révolta : la vieille s'écriait, en se posant les poings sur les hanches.

— Moi, aller dans les rues crier : des harengs saurs ! Jamais de la vie ! J'aimerais mieux avaler le sabre d'Osman en travers... Merci, je n'ai jamais mangé de ce pain-là !

Ibrahim Boufleschah, qui était un homme de résolution à ses moments perdus, lui répondit :

— Madame, ce n'est pas tout. Si vous n'obéissez pas incontinent, je vous fais, suivant l'usage antique et solennel, coudre dans un sac et jeter au fin fond du Bosphore.

— Allons donc, répondit la vieille avec un ricanement féroce, tout le monde sait bien que vous n'avez plus *le sac* !...

A ce calembour impertinent, le dernier des sultans faillit se fâcher comme un âne rouge ; mais, devant la résistance opiniâtre de sa gouvernante, il finit par rentrer sa colère dans le fourreau.

En ce moment, un des innombrables créanciers de Sa Hautesse frappait à la porte du cinquième. Le malheureux choisissait bien son heure !

— Que veut cet intrus ? demanda Ibrahim à son fidèle Magnisch.

— Il demande un à-compte.

— L'insolent ! qu'on l'arrête et qu'on le pende !

— Votre Majesté sait bien que nous n'avons plus de quoi acheter la corde.

Ne plus même pouvoir pendre un créancier qui réclame son dû, quelle humiliation ! Il fallait aviser ! Ibrahim découvrit une reconnaissance de Mont-de-Piété oubliée au fond d'un tiroir : il la fit vendre. Il vendit également à un bouquiniste en plein vent deux volumes dépareillés du *Génie du Christianisme*, de M. de Chateaubriand, qui formaient le fond de sa bibliotèque. Enfin, illuminé d'une inspiration subite, il écrivit séance tenante une lettre au pape pour lui proposer une alliance financière qui devait être le point de départ d'une fusion religieuse entre la Bible et le Coran. Son idée était de fonder la cagnotte d'Ibrahim, à l'instar du denier de Saint-Pierre.

Une difficulté coupa court à ce beau projet. La lettre écrite, Ibrahim songea qu'il n'avait pas d'argent pour l'affranchir.

Il se prit la tête entre les mains et contempla longuement les bottes de son ministre Magnich.

— A quoi pensez-vous, Sire ? lui demanda celui-ci.

— Je pense que tu as encore des bottes.

— Et puis après ?

— Je songe qu'on pourrait les accomoder à la mode de Caen !...

Cet homme, qui avait plus de cinq milliards de dettes, en vint à quémander, dans les rues de Constantinople, une pièce de monnaie qu'on lui refusait le plus souvent : « Méfiez-vous d'Ibrahim, disait-on, il va vous *taper* d'un louis... Il n'y en a pas un comme lui pour cultiver la *carotte*. »

— Il est vrai que je ne rends jamais, disait le dernier des sultans. Cependant il paraît que je suis intègre, puisqu'à tout moment on parle de *l'intégrité* de l'empire ottoman.

* * *

A force de vivre de privations, — ce qui est une nourriture abondante, mais peu saine, — Ibrahim finit par tomber malade. Alors, il appela à son chevet sa vieille gouvernante et son ministre des finances :

— Combien avons-nous encore en caisse ?

— Trois cent cinquante millions en assignats, répondit le ministre.

— Voyons, pas de bêtises, je vous prie, répondit le sultan... A mon heure dernière je n'ai pas la moindre envie de plaisanter... Combien avons-nous d'argent comptant ?

— Sire, nous avons trois francs et des centimes.

— Bon ! Vous allez prendre cette somme et porter au télégraphe la dépêche suivante. Le télégraphe est une belle invention que j'encouragerai jusqu'à mon dernier souffle.

Et il donna lecture du télégramme ci-dessous :

» Constantinople, le 1er août (*officiel*).

« Les armées turques ont rencontré hier, » dans la plaine de La Dèche, trois cents » mille créanciers de l'empire ottoman. » Après une lutte acharnée, l'armée enne- » mie a été complètement mise en déroute.

» L'ennemi a laissé sur le champ de » bataille des monceaux de papier timbré. » Nos pertes sont insignifiantes. Nous » n'avons laissé entre les mains de l'en- » nemi que quelques coupons de l'emprunt » turc. »

Lorsqu'il eut achevé cette lecture, sa gouvernante prit la parole :

— Mon ami, dit-elle, vous allez partir le premier, mais j'espère que nous nous retrouverons un jour dans le paradis.

— Quel paradis ? murmura-t-il.

— Le vôtre, mon ami, celui de Mahomet, celui où il y a beaucoup de femmes.

— Oh ! non, s'écria-t-il, pas celui-là... En fait de paradis, je n'en souhaite qu'un seul : celui où il n'y aura pas de créanciers.

Suffoquée d'indignation, la vieille Anglaise grinça atrocement ses touches de piano, et le dernier des sultans rendit le dernier soupir.

GIL-BLAS.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Propriété RUTH.

Mercredi 21 Juin 1882, grande représentation extraordinaire avec le concours de Mlle Savary, pensionnaire de la Comédie Française ; de M. Dumoraize, ex-pensionnaire de la Comédie Française, et des artistes des principaux théâtres de Paris.

L'AVENTURIÈRE

Drame en 4 actes d'Emile Augier.

QUI DE 3 PAIE 3 RESTE 0

OU LA QUESTION DU DIVORCE

Conférence non politique de M. A. Dreyfus

MONSIEUR BOUDE

Vaudeville en 1 acte de M. Delacour

ORDRE : 1° Monsieur boude ; 2° Conférence ; 3° L'aventurière.

AVIS AU PUBLIC

La salle étant parfaitement aérée (à l'instar des fêtes d'été) il sera permis de fumer.

Les jardins horticoles, éclairés, seront accessibles au public.

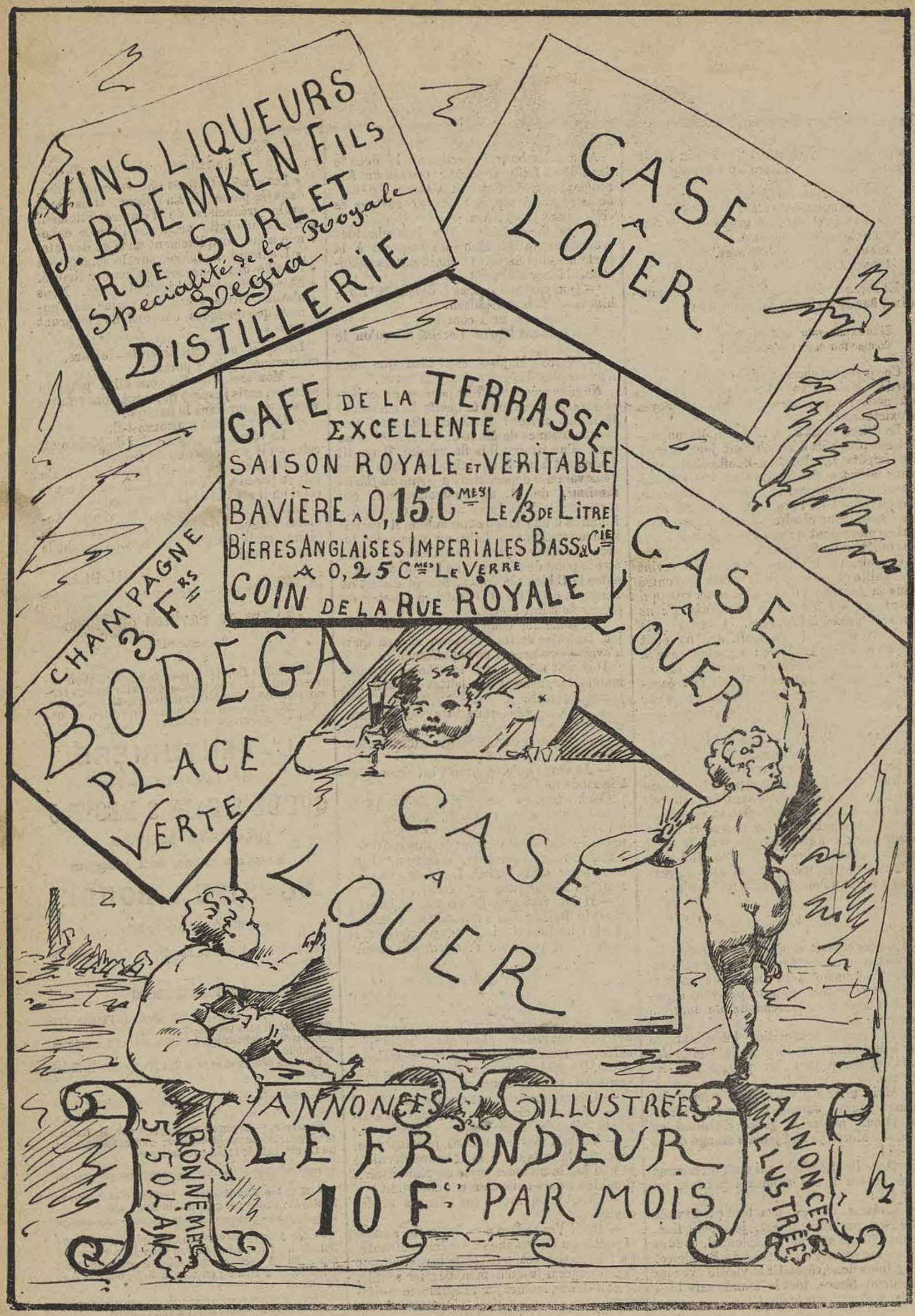
Pour les détails et le prix des places voir l'affiche du jour.

Escrime. — Leçons particulières par M. Balza, professeur du *Cercle St-Georges* ; s'adresser au local du Cercle, café de la Banque Nationale.

A MM. les Etudiants. — Leçons d'escrime par M. Savat : s'adresser galeries du Gymnase.

— **Ne jetez pas** vos vieux parapluies, la grande Maison de Parapluies, 40, rue Léopold, à Liège, les répare ou les recouvre en 5 minutes, en forte étoffe anglaise, à 2 francs ; en soie, à 5-75, 6-50, 7-50 et 12 francs.

Liége. — Imp. Em. Pierre et frère.


VINS LIQUEURS
J. BREMKEN FILS
RUE SURLET
Specialité de la Brasserie Liégeoise
DISTILLERIE
CASE A LOUER
CAFE DE LA TERRASSE
EXCELLENTE
SAISON ROYALE ET VERITABLE
BAVIÈRE A 0,15 Cmes LE 1/3 DE LITRE
BIERES ANGLAISES IMPERIALES BASS & Cie
A 0,25 Cmes LE VERRE
COIN DE LA RUE ROYALE
CHAMPAGNE 3 Frs
BODEGA
PLACE VERTE
CASE A LOUER
CASE A LOUER
CASE A LOUER
ANNONCES ILLUSTRÉES
LE FRONDEUR
10 Fcs PAR MOIS
BONNEMES 5-50 L'AN
ANNONCES ILLUSTRÉES